

se retira dans une grande pièce contiguë au jardin, dont elle avait fait son atelier. Des études étaient accrochées au mur, dans un angle, près d'un piano chargé de musique, se dressait un chevalet, sur un guéridon, un bouquet de fleurs des champs s'étalait dans un pot de faïence. La première chose qui frappa les yeux de la jeune fille fut l'empreinte des cinq petits doigts de Tonton sur la toile où une étude était fraîchement ébauchée. Hélène frappa du pied avec colère. — Bicoque de maison ! s'écria-t-elle, — et, en proie à un violent accès de mauvaise humeur, elle alla s'asseoir sur les marches de pierre qui descendaient vers le jardin. Là, les coudes sur les genoux, les mains enfoncées dans ses cheveux, elle promena ses regards mélancoliques sur la gorge de Polval, rongie par les dernières heures du crépuscule. Juvigny lui pesait. Née à Paris et Parisienne jusqu'au fin bout de ses ongles roses, elle ne pouvait s'habituer à ce calme béat, à ces horizons étroits, à ces intérêts mesquins de la petite ville. La vie de province lui faisait l'effet d'une visite trop prolongée chez des gens ennuyeux, dans une maison sentant le moisi et le renfermé. Au loin, dans le faubourg, un orgue nasillard jouait un air qu'elle se souvint d'avoir entendu l'an passé dans quelque théâtre du boulevard. Toutes ses impressions de l'existence parisienne lui revinrent alors à la file. Elle se rappela son balcon au quatrième d'une maison de la rue d'Assas, la grille du Luxembourg, le jeu de paume avec ses joueurs aux casaque blanches et rouges, les caisses d'orangers alignées sur la terrasse où les bourgeois du quartier et les étudiants se promenaient gaiement à l'heure du crépuscule. Elle gravit en imagination l'escalier du musée et revit la place où elle s'installait avec son chevalet et son carré de toile cirée pour copier le *Labourage nivernois*. Elle avait la nostalgie de toutes ces choses. Elle aurait donné deux ans de sa vie pour entendre de nouveau la clameur des gardiens criant sous les grands marronniers : "On va fermer !" Prise d'un mouvement d'irritation et de révolte. — Oh ! je m'ennuie trop ! s'écria-t-elle avec colère en étirant ses bras.

— Si je pouvais du moins être bon à vous distraire ! dit derrière elle une voix mordante et bien timbrée.

Elle tourna languissamment la tête. — Ah ! c'est vous, monsieur Finoël, bonsoir !

— J'avais à parler service avec M. Laheyraud, il m'a dit que vous étiez à votre atelier, et j'ai pris la liberté d'entrer. . . . Est-ce que je vous dérange ?

— Non pas, j'ai mal aux nefs, voilà tout. . . . Vous êtes le bienvenu.

Dans la pénombre crépusculaire, on distinguait confusément la petite taille du nouvel arrivant et sa tête pâle encadrée de longs cheveux. Ses grands yeux d'un jaune feuve, ses joues maigres et ses lèvres minces avaient cette expression à la fois souffreteuse et spirituelle qui est l'indice d'une organisation rachitique. Francelin Finoël était, en effet, affligé d'une déviation de l'épine dorsale, et c'était même en partie à cette difformité qu'il devait son admission dans l'intimité de la famille Laheyraud. Son emploi de sous-chef à la préfecture l'avait mis en relation avec l'inspecteur d'académie, et, comme il était obligeant, agréable causeur et bon musicien, madame Laheyraud, peu gâtée par la société de Juvigny, avait accueilli familièrement ce visiteur chétif et malingre, qu'elle regardait comme un garçon sans conséquence. — Comment allez-vous aujourd'hui ? reprit Hélène en lui tendant une main qu'il serra avec vivacité dans ses longs doigts amaigris. — Il y avait

dans l'accent et le geste de la jeune fille quelque chose d'amical et d'attendri. Sa bonté native la portait à se montrer affectueuse pour ce petit être maladif et disgracié. Cette familiarité compatissante surprenait bien des gens, et ceux qui connaissaient mal la jeune fille étaient portés à confondre cette pitié sympathique avec un sentiment plus vif. À voir les yeux subitement illuminés de Francelin Finoël, on eût dit qu'il s'y méprenait lui-même et s'abusait sur la nature des démonstrations cordiales de mademoiselle Laheyraud.

— Je vais toujours bien dès que je suis ici, répondit-il d'une voix caressante, rien que le contact de vos mains suffit pour me guérir.

Elle se mit à rire et se tourna vers lui tout en allumant les bougies du piano. — Voulez-vous, dit-elle, que je sois complètement aimable, permettez-moi d'aller me rasseoir sur la pierre du peron. le frais du soir me détendra les nerfs.

Sur un geste du jeune homme, elle reprit sans façon la pose dans laquelle il l'avait trouvée : le front dans les mains et les yeux perdus dans le vide. Assis sur le tabouret du piano, Francelin Finoël la dévorait du regard, tandis qu'elle restait silencieuse et comme enfoncée dans sa rêverie.

— Mon peu de cérémonie ne vous choque pas trop ? reprit-elle : c'est que, voyez-vous, j'ai déjà été aujourd'hui un objet de scandale au presbytère, et je ne voudrais pas recommencer ce soir. À propos, il y avait chez l'abbé Volland un de nos jeunes voisins, M. de Seigneulles ; le connaissez-vous ?

— Fort peu, mais assez pour ne pas l'aimer.

— Pourquoi ? Il a une figure expressive, le regard fier, la barbe noire, et avec cela il rougit comme une pensionnaire. La timidité sied aux bruns comme les fleurs aux grands arbres.

— Gérard de Seigneulles, poursuivit dédaigneusement Finoël est un de ces jolis garçons qui sont venus au monde avec des gants. . . . Cerveaux bornés et vaniteux, plantes de luxe brillantes et inutiles. . . .

Hélène lui oupa la parole. — J'aime les fleurs qui ne servent à rien, s'écria-t-elle d'un petit ton décidé, j'aime tout ce qui est coloré et lumineux !

La soirée était chaude, et des papillons venus du jardin tournoyaient autour des bougies. — Eux aussi ! répliqua ironiquement le petit bossu en montrant les insectes qui se grillaient à la flamme.

— Vous êtes sentencieux, ce soir, monsieur Finoël. — Hélène se leva, passa devant lui et se mit au piano. — Chantez-moi quelque chose, cela dissipera nos idées noires.

Elle frappa quelques accords et indiqua du doigt à Finoël la partition de *Don Juan* ouverte à l'endroit de *la Sérénade*. Francelin obéit et commença. Il avait une voix merveilleusement pure et vibrante, les sons, en s'échappant de ses lèvres, donnaient la sensation d'une musique trop idéale pour être humaine, on eût dit une âme qui chantait. Tout en accompagnant, Hélène subissait le charme de cette voix étrange et pénétrante. Quand l'air fut fini, elle se retourna et vit le regard profond du bossu fixé sur elle avec une intensité embarrassante.

— Que vous avez de beaux cheveux ! murmura-t-il sourdement.

— Vous trouvez ? fit-elle en passant ses doigts dans ses boucles annelées avec un geste de coquetterie naïve, bah ! à quoi cela me sert-il ? Il faudra les enfouir un